

## MAISONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Sujet attachant mais périlleux pour des profanes ! Saurions-nous lire dans ce grand livre entrouvert : nos maisons ?

Voici quelques mois nous abordions cette réflexion avec une ardeur de néophytes, ardeur récompensée d'ailleurs. Depuis des années que nous passions d'un œil plus ou moins distrait devant ces façades, ces toits, ces mille détails qui font le caractère d'une construction voici maintenant que nous apprenons à voir. Heureusement, existe une riche bibliographie concernant l'habitat régional.

A la lumière des propos de quelques auteurs connus, comme le Docteur CAYLA, Pierre DEFFONTAINES, Simone ROUX, il nous devenait possible d'aborder notre sujet, à condition de limiter nos ambitions.

Et puis, peu à peu, ce fut une révélation : quelle superbe charpente ici ! et tous ces pigeonniers ! Ils semblaient soudain surgir de terre !

Une date à demi effacée dans la pierre ! Comme le soleil faisait chanter les couleurs des briques et des pierres ! Mieux encore nous avons eu le bonheur de confier nos promenades à un guide compétent.

*Merci à "Maisons Paysannes de France" et à son dévoué représentant Mr. LOLOUM.*

Comme chaque année, les habitants du village et de nos campagnes ont été des auxiliaires précieux. Ils étaient les dépositaires de vieux souvenirs familiaux, ils avaient parfois œuvré leur vie entière dans ces beaux métiers : maçonnerie, charpente.

Si nos propos sont entachés de maladresses, il faudra imputer ces dernières à notre inexpérience. S'ils présentent quelques intérêts, nous aurons atteint notre but : faire partager à nos amis de Casseneuil et des environs, notre propre plaisir, et nos modestes observations.

L'habitat est un élément marquant de chaque paysage, et lui confère son originalité.

Que ressent le touriste qui circule sur les charmantes routes de notre vallée et nos coteaux ? Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne risque pas de souffrir de monotonie.

Dans cette région d'habitat dispersé, où le voisin le plus éloigné n'est jamais distant de plus de quelques centaines de mètres, l'œil est constamment sollicité : ici c'est une maison, là une ferme et tout son complexe agricole, d'aspects parfois disparates.

Déjà en 1932. DEFFONTAINES dans son remarquable ouvrage LA MOYENNE GARONNE - AGENAIS BAS QUERCY, disait:

*"En moyenne Garonne, la maison ne s'est pas formée sur place par une lente adaptation aux conditions locales, elle est née ailleurs, parfois loin. Plusieurs types se partagent le territoire garonnais, non pas en domaines bien séparés, mais en zones enchevêtrées".*

Et depuis cette époque, que de constructions ont encore vu le jour, tant dans nos campagnes qu'aux abords des villes et des villages.

Les plus récentes, dont les formes, les dimensions et les couleurs sont tributaires des nouvelles modes et des nouvelles normes de construction, sont celles qui attirent d'abord le regard.

Ceux qui les habitent ne sont pas forcément des cultivateurs. En quelques décennies, la vulgarisation des moyens de transport a permis cet éclatement de l'habitat : on vit à la campagne, on n'y travaille pas toujours. C'est l'après-guerre qui a amorcé ce large mouvement, commun à bien des régions françaises.

Les nouveaux quartiers de Casseneuil (Bellerive, Laroque, Labourdette, Sauvaud, Caminel, etc ... ) ont répondu à ce même besoin d'espace vital et ' d'indépendance, tempéré du désir de vivre encore en symbiose avec le village. Symbiose difficile finalement, surtout depuis la disparition de l'ancien pont suspendu.

Penchons nous plutôt sur l'habitat traditionnel de nos campagnes où existent encore, et pour longtemps nous l'espérons, ces maisons et ces granges si bien intégrées au paysage Lot et Garonnais. Pas de formes très typées, comme dans les Landes par exemple ; cependant certains caractères communs méritent d'être soulignés :

Ce sont des bâtiments peu élevés, aux rares ouvertures, aux larges toits dits "méditerranéens" à 2, 3 ou 4 tombants d'eau, dont les tuiles canal, suivent docilement les formes souples des anciennes charpentes. Pas de raideur dans les lignes faîtières. La hache équarriait l'arbre en respectant sa forme générale, et la science du charpentier faisait le reste.

Mrs. CHOISY, ASTIÉ, et BONNET, ont fait revivre pour nous ces chantiers de leur jeunesse, entre les 2 guerres, époque charnière, car ils ont vu peu à peu abandonner des pratiques transmises depuis des siècles de patron à apprenti, de compagnon à compagnon.

#### Écoutons Mr. CHOISY, né en 1914:

"On utilisait les bois du pays. Si on travaillait sur une ferme, soit pour faire la grange, soit pour faire la maison, on commençait, l'hiver, d'abattre les bois, soit du chêne, soit du peuplier et on travaillait à la hache pour les équarrir.

Au printemps ou en été on montait la charpente. La vraie saison pour abattre, c'est fin novembre ou décembre, en sève morte ; les bois sont plus vite secs et on les "tombait" plutôt en lune vieille pour éviter qu'ils se charançonnent.

Bien sûr que j'ai tiré le passe-partout ! ça faisait partie du métier. L'hiver, il fallait parfois balayer la neige pour pouvoir équarrir à la hache. On refendait certaines pièces à la scie de long, on appelait ça "la guitare". On montait la pièce de bois sur un chevalet, l'un montait dessus, les 2 autres étaient dessous. J'ai fait ce travail à partir de 15 ans (vers 1930). Je me souviens qu'on a abattu un gros chêne, on a été obligé de creuser une fosse pour pouvoir scier sur place. Il n'y avait pas de grue à l'époque.

Dans les maisons, en démolissant, on récupérait des bois, en cœur de chêne qui étaient encore bons, et qui avaient déjà servi avant, puisqu'on y trouvait des mortaises, des coupes".

Le témoignage de Mr. ASTIÉ, né en 1908 est concordant. Mais pour lui la vulgarisation de la scie mécanique avait déjà modifié les habitudes de travail, ainsi que pour Mr. BONNET (né en 1905) qui nous dit :

"On allait chez le paysan, on abattait les arbres, on les débitait en longueur d'après les plans, puis on équarissait à la hache ou bien on les faisait scier chez ASTIÉ, ou quelquefois chez LAFAYE".

À notre demande, Mr. BONNET nous explique comment on commençait une charpente de grange, un de ces assemblages robustes qu'il nous est toujours donné d'admirer au détour d'un chemin de ferme.

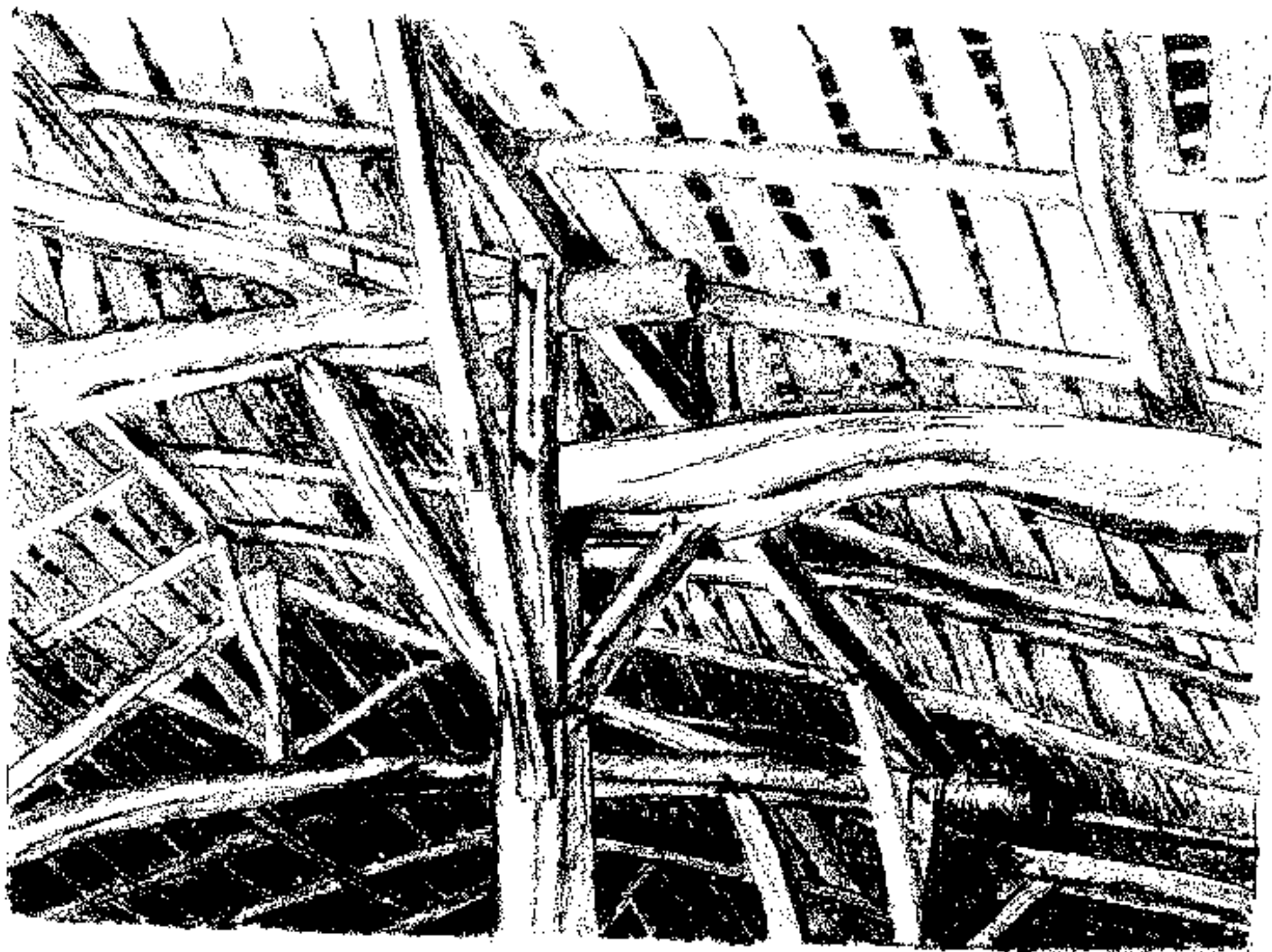
"Pour monter une charpente de grange, il faut d'abord tout préparer au sol. On coupe l'herbe du pré sur un endroit "plainier". D'après le plan, on plante des petits piquets sur lesquels on place des planches pour faire les "traits". Tout est tracé au sol à partir d'un "trait carré", entrants, arbalétriers, poinçons ....

On représente aussi la portée : les murs ou les poteaux. Ensuite, on établit les bois dessus. La difficulté, c'est qu'on employait des bois ronds ou tordus. Il fallait tout tracer par ligne de centre, à l'aide du niveau et du plomb. On "pique" la charpente, c'est à dire qu'on fait les tracés avant la coupe, il y a des gorges, des abouts ....

Cette science du "trait" est fort délicate, depuis des siècles elle est enseignée avec soin dans les écoles du compagnonnage : Voici ce qu'en dit Raoul Vergez dans "la Pendule à Salomon":

*"Le trait est une science géométrique dont se servaient déjà les constructeurs des cathédrales gothiques pour appareiller leurs voûtes de pierre ou traver les hauts cintres de bois. Non point des tours de mains de métier ou de vagues procédés expérimentaux, mais une science complète et exacte. C'était jadis le secret des Compagnons qui leur permit toujours, depuis l'obscur moyen âge, d'être une élite parmi les travailleurs de tous les degrés".*

Une grande partie de l'assemblage se faisait au sol, de telle sorte que lorsque la "chèvre était dressée pour le levage de la charpente, le travail le plus long et le plus délicat était déjà fait."



C'est ce qui ressort des propos de Mr. Bonnet :

"Les paysans, quand ils nous voyaient " par le sol "disaient "ça n'avance pas ça, ils ne font rien ! "

Quand on levait, dans une journée on levait toute la charpente.

- Ah! aujourd'hui ils ont travaillé !

Après, on plaçait les sablières, le faîtage, le couronnement, c'est à dire, les gueulards, les arbalétriers, les liens".

Mieux que tous les discours, photos et diapositives sauront rendre compte du charme de ces fermes Lot et Garonnaises.

Ici, c'est un "bal et" bien posé sur ses piliers séculaires, là, un large auvent de grange, que le tabac aux senteurs capiteuses, a longtemps transformé en séchoir.

Ailleurs anoblissant une façade, se dresse la tour carrée d'un pigeonnier dont le toit pointu s'enorgueillit d'une girouette ou d'un épi de faîtage en terre cuite ou en fer forgé.

Dans ce champ, à 100 mètres de la route, entre Casseneuil et Villeneuve, subsiste une maison de terre (pisé) bien conservée encore. Seul s'est effacé en grande partie le badigeon au lait de chaux qui protégeait les murs de terre.

Devant cette construction basse, au toit à trois tombants d'eau, débordant largement les murs, nous sommes hésitants. Quel âge a-t-elle ? Deux cents ans peut être dit son propriétaire Mr. GRIMARD. Il semble que ce soit un maximum, mais comment savoir ? Pas de traces écrites la concernant. En disparaissant, elle rejoindra dans l'oubli des milliers de ses pareilles, maisons modestes des paysans de nos campagnes.

*"La construction courante, la maison pour tous, qui assure le toit des humbles, a laissé peu de traces. Elle n'est pas parvenue au niveau de l'écrit, car elle se fonde souvent sur le troc, l'échange de biens ou de Services, sans intermédiaires monétaires" (Simone ROUX).*

Et pourtant, les fines rayures horizontales des murs de cette maison nous parlent encore de sa construction : parents et amis se sont rassemblés. Un champ est creusé. De l'excavation, appelée peut-être à devenir une mare, est amenée au jour cette argile rougeâtre, mêlée de gravier. Les tombereaux l'apportent à pied d'œuvre. Il faut la malaxer avec de l'eau, des balles de blé ou de la paille hachée menue, qui lui assureront avec les cailloux, son homogénéité.

Pas, ou peu de fondations : un coffrage de bois attend son contenu. C'est maintenant qu'il faut aller vite. Le pisé est collant et plastique à souhait. Il est tassé à grands coups de pilon, jusqu'à une hauteur de 60 à 70 cm.

À cette hauteur se situera cette fine ligne horizontale, car il faudra laisser sécher et déplacer le coffrage vers le haut, avant de construire la deuxième assise. Tout sera en terre, sauf le chaînage de l'ouverture la plus exposée, encadrée par quelques dalles de pierre du pays. De simples linteaux de bois surmonteront la porte et les fenêtres.

Un finestrou éclairera le grenier, et un petit trou ovale sera ménagé entre deux tuiles dans le mur pour y assurer une légère ventilation. Il fera bon été comme hiver entre ces murs épais. La protection de l'avancée du toit est efficace, et le soleil éclairera à tour de rôle les deux façades principales.

Des opes, trous carrés, aux 3/4 de la hauteur des murs nous parlent d'une galerie, d'un "balet" qui appuyait là, probablement, ses poutres inclinées. Les pieds au sec, devant le seuil, on regardait ainsi tomber la rageuse giboulée.

Aux chaudes heures de juillet, la douce pénombre des pièces reposait, des longues heures de labeur au soleil. Une autre maison semblable, avec sa galerie, est encore habitée, à quelques centaines de mètres. La même famille y réside depuis plusieurs générations.

Ces maisons furent-elles d'abord couvertes de chaume ? En tout cas, plus de traces dans notre région de ces couvertures relativement fragiles. Dans la vallée comme sur les coteaux qui l'environnent, l'argile abonde. Tuileries et briqueteries du pays ont longtemps alimenté nos chantiers de construction.

Faut-il dater leur essor du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Les propos de Mme Simone ROUX (La maison dans l'histoire) le laissent supposer. C'est à cette époque dit-elle, que se situe la victoire de la pierre et de la brique sur le torchis. On le sait, grâce aux études de construction faites pour les maisons riches ou aristocratiques, études qui subsistent encore.

À Casseneuil, et dans les environs, en tous cas, il est certain que l'emploi de la terre n'a été abandonné complètement que vers les années 20 ou 30 de notre siècle. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter Mr. MUSQUI, né en 1906, qui a participé à des travaux de réfection dans les maisons ou les granges.

"On portait la terre avec des tombereaux, et puis, on faisait un trou. On ajoutait à la terre de l'eau, de la paille menue, des balles de blé, et on pétrissait avec les pieds, assez longtemps. Après, on bâtissait soit dans la charpente faite à l'avance (c'étaient des bois en croix) soit en mettant une planche d'un côté, une planche de l'autre. On tassait bien avec un pilon en bois, on décoffrait, on montait plus haut, et ainsi de suite".

Le témoignage de Mr. CHOISY, charpentier, né en 1914, nous explique la technique du colombage.

*"J'ai vu faire du torchis, ici, par mon oncle, mais seule me nt pour faire des réparations. Moi, j'en ai assez démolie pour voir comment ça se faisait. Je pourrais montrer comment on procédait !*

*Il fallait faire un mortier avec de la terre et de la paille. C'était une terre argileuse. Avec la sarclé, ou la bêche, on faisait imprégner cette paille de boue, et après, on mettait des bois en biais, qui se coiffaient entre les plus gros piliers. On coiffait ce liteau, cette barre, on tordait et on appuyait bien. Les gros bois seulement restaient parfois apparents s'ils étaient beaux, sinon c'était pour armer le torchis. On appelait cela des "pans de bois".*

*Chez nous, ici, les murs sont en torchis. C'est solide ! pour en démolir un, il a fallu y mettre le tracteur et encore, la chaîne a craqué, et le mur est revenu à sa place".*

Monsieur BONNET, ancien charpentier, abonde dans le même sens.

*"C'est très solide la terre, plus que certaines briques pourvu que ça ne se mouille pas. Et puis, il n'y fait ni chaud, ni froid. C'était bien tempéré, d'autant plus qu'il y avait de petites fenêtres".*

Alliée de la brique : la pierre. Toujours par souci de commodité et d'économie, on utilisait en priorité le matériau trouvé sur place : les bancs de "molasse" de nos coteaux fournirent cette pierre grise et tendre communément appelée « tuf ».

Où se situaient les carrières ? Il y a très longtemps, nous n'en savons rien, sauf que notre village repose en grande partie sur une base rocheuse de ce même tuf, encore bien visible à la base des maisons qui dominent nos rivières. La pierre tirée des caves fut-elle alors utilisée pour monter des murs ? C'est bien possible.

Pour la vieille ferme de la famille VERDIER, route de Campagnac, qui a probablement 200 ans (souvenirs de famille remontant au passage de Napoléon 1<sup>er</sup> pendant les guerres d'Espagne) la pierre provenait du coteau le plus voisin (A POUTET). Quelques autres noms ont été prononcés : Soubirous, Soulodres, Le Laurier, Allez, Pujols.

Pour les chaînages (encadrements de portes et de fenêtres, angles de murs) on se procurait si possible une pierre de meilleure qualité même s'il fallait la transporter de loin. Parfois de Fumel, sur des bateaux comme celle qui fut consacrée à la construction de l'écluse.

Ernest LAFON fait état d'un relevé de la comptabilité du sieur CHABRIÉ relatif au "premier voyage de pierre pour CASSENEUIL, commencé le 10 Avril 1838.

Ces pierres résistantes d'un prix de revient élevé, ont permis la construction de quelques solides maisons de maîtres. Celles-là ont résisté à l'usure du temps et sont encore appelées "le château" par les gens du pays.

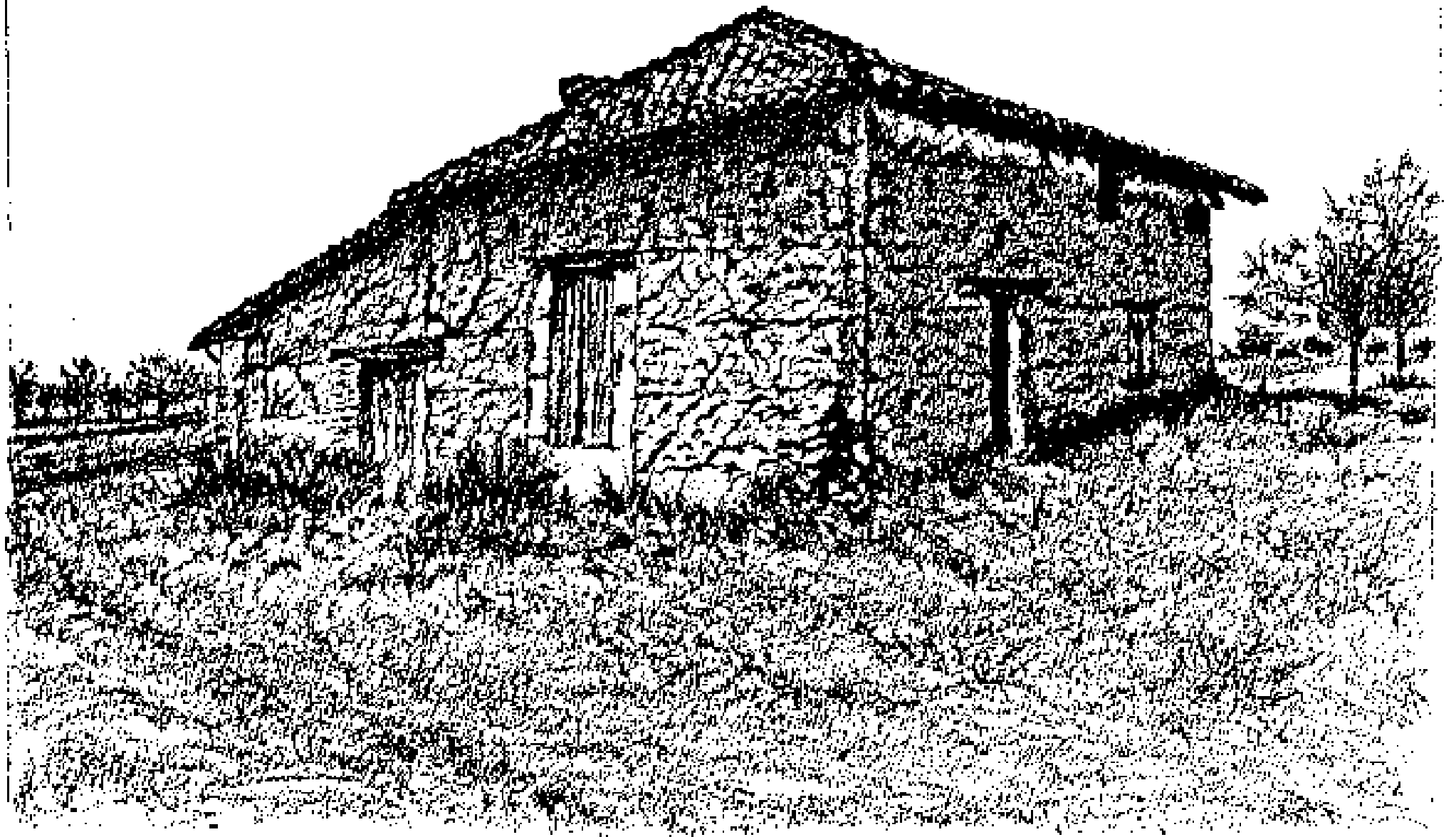
L'une d'elles qui appartient depuis quelques générations à la famille GAYRAUD, dresse son imposante architecture à mi-chemin entre Casseneuil et Villeneuve, au lieu-dit "Lagoure" et si sa silhouette se dissimule en partie aux regards, derrière ses nombreuses dépendances, elle n'en surprend que davantage au détour du pigeonnier qui jouxte l'entrée de sa cour.

Ces maisons, symboles d'une aisance paysanne exceptionnelle se distinguaient de la ferme commune par leurs proportions, par les éléments décoratifs de leur façade ou de leur toiture (épis de faitage).

Un autre exemple de ces maisons cossues : celle du lieu dit "Bessières" dont la longue allée, plantée d'arbres, aboutit au sommet de la côte Lafitte .

C'est vers la pierre également que se tournent les familles paysannes dont la réussite sociale se dessine à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle ou au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

Des maisons d'habitation carrées, massives, se construisent un peu partout à proximité des anciens bâtiments, sur un plan presque uniforme : large couloir central au rez de chaussée, donnant sur 4 ou 6 pièces, un étage et un grenier. Les ouvertures sont nombreuses et symétriques. La tuile mécanique, parfois l'ardoise, couvrent ces charpentes débitées à la scie et ces toitures élevées à quatre tombants d'eau, frappent par leurs lignes strictes.





La vieille maison désaffectée devient dépendance de la ferme ou logement du domestique (valet). Il est à noter que l'aspect d'un complexe agricole est toujours la résultante des nombreuses modifications apportées depuis la construction, en fonction des besoins nouveaux de l'exploitation et au fur et à mesure de ses possibilités financières.

Le premier ajout est souvent une nouvelle grange-étable spacieuse et indépendante - un beau troupeau a toujours été synonyme de prospérité.

Puis se sont dressés ces hauts séchoirs en bois goudronné à l'esthétique discutable, qui ont fini par faire partie du paysage, ainsi que les "cribs" à maïs si répandus depuis 20 ans.

L'ancienne habitation parfois devenue exigüe et inconfortable a été remplacée par une maison neuve. Les hangars ont su augmenter leur volume afin d'abriter de nouvelles machines agricoles de plus en plus sophistiquées, ainsi que l'automobile et le tracteur. Nécessité absolue de suivre le progrès sous peine de voir périliter l'exploitation.

L'ancienne "fournial" où l'on cuisait le pain, s'est transformée en four à prunes, avant qu'une nouvelle étuve plus fonctionnelle et plus spacieuse se construise à son tour.

Une ferme de Casseneuil qui bat les records pour le nombre de ses fours, tous désaffectés aujourd'hui, c'est celle de Bissières habitée par la famille Seyne Bucher.

Nous pénétrons dans une cour fermée qu'encadrent l'ancienne maison et des bâtiments d'exploitation remaniés au cours du temps. Une galerie couverte court au long d'une longue grange (devenue entrepôt) aux robustes murs de pierre et de briques.

Deux étuves à prunes parallélépipédiques, dont l'une isolée sous un hangar, sollicitent notre attention, et puis, c'est la surprise : dans une longue salle, quatre bouches nouvelles, certainement d'anciens fours à pain, avec leur voûte hélicoïdale en briques, reconvertis en étuves à prunes, puis désaffectés.

Pourquoi quatre fours ? Ne peut-on supposer qu'il s'agit là de fours banaux de la rive gauche, dont de nombreux utilisateurs auraient pu venir du Mayne ? Si nous considérons que neuf tisserands étaient domiciliés au Mayne il y a 200 ans (étude précédente) il faut bien admettre l'importance de ce hameau disparu de la rive gauche.

Et si nous tenons compte de la description d'un "mayné" par Pierre DEFFONTAINES, nous pouvons nous faire une idée de l'aspect possible de l'agglomération avant son démantèlement : "Maisons ruches" en hauteur, agglutinées les unes aux autres, habitées par des familles modestes vivant parfois à plusieurs sous un même toit.

L'auteur ajoute : *"Beaucoup de ces maisons comptaient un ou plusieurs tisserands qui avaient un métier installé dans une pièce du rez de chaussée"*.

À Bissières également se dresse ce rescapé d'une époque révolue, le pigeonnier, dont la fonction n'est plus guère que décorative.

Pourquoi furent-ils si nombreux dans notre vallée et nos Coteaux ? Les propos de Pierre DEFFONTAINES expliquent cette multiple présence :

L' Ancienne France faisait du droit de colombage un privilège seigneurial, réservé à la noblesse mais depuis un temps immémorial, la Moyenne Garonne n'était pas soumise à cette règle, sans doute parce que depuis longtemps la culture réclamait comme indispensable le concours du fumier de pigeon.

Néanmoins, on ne pouvait avoir de pigeonnier que si l'on possédait une certaine étendue de terre, les pigeonniers étaient donc devenus la marque d'une aisance, aussi mettait-on une vanité à posséder un beau pigeonnier.

Depuis, les engrais chimiques et le fumier de vache (développement de l'élevage) ont remplacé la colombine si nécessaire jadis dans le "canabal" (pièce de chanvre). Et le pigeonnier et ses hôtes devenus indésirables avec les nouvelles cultures (petits pois) ont perdu leurs lettres de noblesse.

Soigneusement protégé des rongeurs, le rez de chaussée de ces pigeonniers était souvent occupé par le "garde-pile" où se conservait le blé, autrefois richesse essentielle de la ferme.

De loin en loin une girouette tourne encore, démise de sa fonction essentielle depuis que le bulletin météorologique est le nouvel oracle du temps. Elle complétait utilement l'observation du ciel que guidait ce sixième sens si développé chez le cultivateur.

Une margelle couverte est envahie de lierre : près d'ici des dizaines de fois par jour, claquaient les sabots de la fermière et le treuil ou la poulie vibraient sous le poids des seaux débordant d'eau fraîche.

La pompe, la moto-pompe, l'adduction d'eau, eurent raison des vieux systèmes de puisage. Ces pompes de notre village il nous semble les voir encore avec les ménagères, ou les gamines chargées de leurs brocs ou de leurs cruches  
*"Aujourd'hui, je veux faire cuire des haricots, va me chercher de l'eau à St-Jean".*

Et puisque nous sommes de retour dans les rues de Casseneuil, interrogeons les façades séculaires de notre vieux bourg. Combien de fois furent-elles dressées, modifiées, démolies depuis l'origine de ces artères étroites ?

Tout parle ici cette lointaine époque où il fallait se protéger des dangers extérieurs, et se serrer les uns contre les autres à l'abri des rivières et des fortifications. Chaque maison est profonde, mais étroite, et privilégiées sont les pièces qui prennent jour sur la rue, la lumière y est moins parcimonieuse de nos jours du fait de la disparition de certains encorbellements et avant toits.

Cependant, il en reste encore de ces très anciennes maisons dont les étages s'avancent sur la rue. L'une des mieux conservées est la boulangerie Dentella, bien connue des photographes.

Il s'agit là d'une maison bourgeoise ou noble, qui a résisté au temps, grâce à la robustesse des matériaux employés.

Le rez-de-chaussée est solidement appareillé de pierre et les murs épais sont capables de supporter des étages. Ces derniers sont constitués de murs plus minces et plus légers, mais la stabilité des colombages est assurée par une savante architecture de bois.

Tenons et mortaises assemblent solidement sablières corniers et divers "pans de bois" où le croisillon est un élément de parfait équilibre, puisque le triangle est par essence, une figure indéformable.





Le torchis occupe encore une large place à l'intérieur, quant aux colombages de briques, si plaisants à l'œil par la couleur et le dessin, ils sont peut-être relativement récents.

Les appuis de fenêtres sont soutenus par des bois ouvragés dont on trouve encore quelques exemples dans le village. À remarquer : la large avancée du toit, grâce à laquelle la façade a toujours été bien protégée des intempéries.

À noter également au premier étage, devenu entrepôt de farine des vestiges révélateurs du séjour d'une famille aisée : le plafond conserve les traces d'une décoration à la peinture, et un blason (celui de la famille du Puy du Rodier) domine une cheminée monumentale, au bois enrobé de plâtre.

Dans les rues avoisinantes, abondent les maisons en torchis dont certains murs endommagés révèlent le procédé de construction : rainures verticales dans les piliers, chevilles de bois transversales destinées à armer la terre.

Place de l'église les maisons à "cornières" ou à "empans" ont en partie disparu. La famille AURADOU en a habité une pendant des générations et jusqu'à la dernière guerre. Comme beaucoup de maisons anciennes, elle possédait son puits, que les voisins n'hésitaient pas à utiliser bien qu'il soit situé dans une cour intérieure.

Bien curieuses sont aussi nos hautes maisons sur la Lède, accolées sur leur socle de « tuf » avec leurs caves superposées, leurs galeries de bois qui défient le vide. Elles se sont édifiées au dessus des ruines d'habitats très anciens : silos à grains, poteries moyenâgeuses furent découverts récemment au cours de travaux dans ces caves, ainsi que des traces d'incendies successifs.

N'oublions pas que la ville fut brûlée au XIII<sup>e</sup> siècle pendant la croisade contre les cathares, et rasée sur ordre royal après 1229.

À quel moment se décida-t-elle à sortir lentement de ses murs ? En face de l'ancien fossé, comblé depuis pour former "les Promenades," le faubourg St-Jean prend naissance. Pour la première fois, une rivière est franchie avec le faubourg St-Joseph, voisin du cimetière.

La construction du Pont suspendu, ouvert à la circulation en 1842 contribue peut être à amorcer un nouvel équilibre. Sur cette nouvelle voie de passage, des maisons bourgeoises neuves sont édifiées, reconnaissables à leurs façades ouvragées, à leur balcon en ferronnerie. Deux d'entre elles (les maisons DELERM et AURADOU) sont construites sur un plan identique.

Rive gauche, le Mayne se désagrège lentement. Les ruines de ses maisons hautes perchées dominaient encore la route et le Lot au début du siècle.

Période de semi stagnation jusqu'en 1950, mais l'après guerre marque le début d'une ère nouvelle d'intense construction. A la Glaudoune annexée quelques années par une poudrière restée (heureusement) inachevée, les aménagements des anciens baraquements offriront de coquets logements à des prix modérés. Le quartier rebaptisé Bellerive I, s'agrandit.

Les uns après les autres fleurissent les nouveaux quartiers où prime la maison individuelle, la villa entourée de son jardin.

Cette expansion ne s'arrêtera plus : Landié, Sauvaud, La Roque, Labourdette, Bellerive II et III, les Sources, Les Vergnes, Caminel, Village de Vacances des Trois Rivières.

Le goût du moderne domine, puis une tendance se dessine, c'est le néo rustique : décrochements dans les façades et les toits aux tuiles rondes, large utilisation des auvents et galeries à piliers de bois.

Et notre vieux bourg ? Nous assistons depuis quelques années à une tentative de restauration intéressante.

De belles façades de brique et de pierre réchauffent l'aspect de nos rues. Souhaitons seulement que ces travaux répondent à la fois à un souci d'esthétique et aux nécessités pratiques, de telle sorte que les matériaux de construction ne souffrent pas de leur mise à nu.

Pourquoi les vieux bois de nos très anciennes maisons ont-ils résisté si longtemps ?

D'abord, la plupart avaient été choisis et préparés avec soin avant leur utilisation. On pratiquait le "flottage" qui consistait à laisser durcir le bois dans l'eau. Paradoxalement, l'eau contribuait ainsi à la conservation du bois.

Ensuite, lors de la construction tout était prévu pour sa protection : pas de contact direct avec la terre, larges avancées des murs et des toits, séchage rapide après la pluie (environnement en matériaux sains, comme la terre, aération). Le procédé qui consiste à "habiller" une sablière pour la dissimuler, est, nous a-t-on expliqué, le moyen le plus sûr de provoquer sa détérioration.

Par contre les protections des façades par les enduits à la chaux s'avéraient efficaces (le bois peut "respirer"). Le ciment, lui, apprécié pour sa solidité, n'est pas forcément un protecteur valable : nous avons vu un bas de mur en terre qui s'effrite, alors qu'un soubassement extérieur en ciment était destiné à éviter le phénomène.

Le rôle du tailleur de pierre a également influé sur la résistance du matériau : L'ancien procédé qui consiste à utiliser le ciseau, la laie et qui a laissé de légers sillons à la surface des parements, prépare la pierre avec une sage lenteur, et ne nuit pas à sa solidité.

L'utilisation de la boucharde à pointes de diamant, apparue vers 1850, a modifié non seulement l'apparence des blocs (granulé assez agréable à l'œil) mais aussi leur solidité. Les chocs répétés de l'outil "étonnent" la pierre, laissant des fissures invisibles à sa surface. Cette dernière, surtout s'il s'agit d'une pierre tendre aura tendance à s'écailler.

Notre réflexion "Maisons d'hier et d'aujourd'hui, où subsistent de nombreuses lacunes, s'arrêtera ici.

Ou plutôt nous la terminerons en évoquant quelques vieilles coutumes qui s'attachent à l'habitat, parfois depuis des millénaires, coutumes païennes, souvent reprises à son compte par le christianisme.

## COUTUMES

Nous aurions aimé retrouver plus de traces des rites qui présidaient autrefois à la construction d'une maison. La plupart semblent avoir presque disparu ou avoir perdu (en apparence du moins) leur signification.

Ces coutumes correspondaient à des croyances millénaires : l'homme a toujours redouté les forces occultes qui pouvaient entraver ou anéantir ses projets.

MAISON DES CORNIÈRES

La famille AURADOU a habité la maison dont le plan a pu être établi, depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle — au moins — jusqu'à ce que Monsieur Jules AURADOU cesse son commerce de quincaillerie et son travail de forgeron en 1840.

La profondeur de ces maisons aujourd'hui en partie démolies, explique la nécessité d'une cour intérieure ou d'un abat-jour.

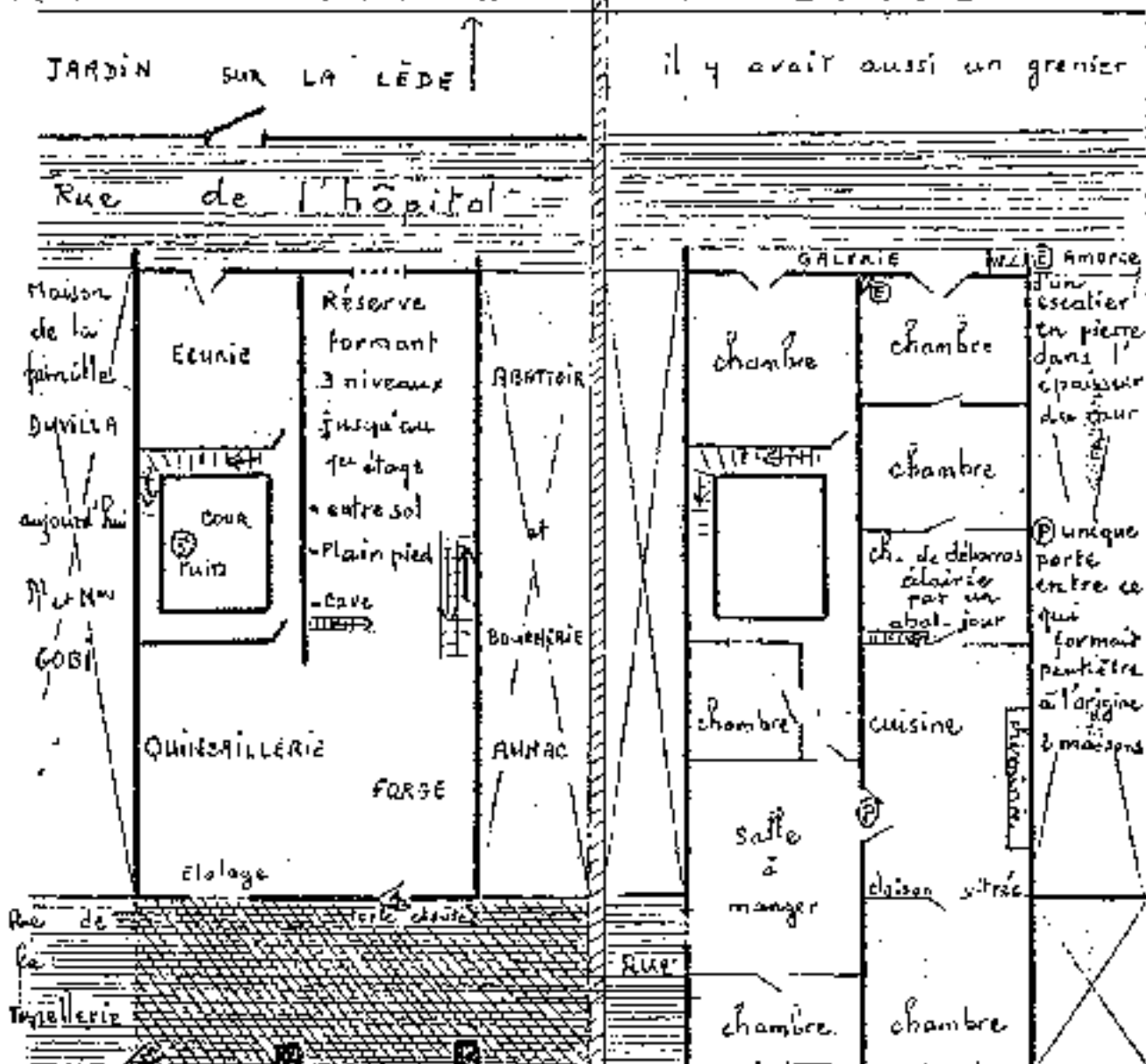
Le rez-de-chaussée servait à l'exploitation artisanale et au commerce.

Le premier étage était réservé à la vie familiale.

La place de l'église et les cornières étaient un quartier privilégié de l'activité commerciale de la cité.

REZ-DE-CHAUSSEE

1<sup>er</sup> ETAGE



Il tentait de se concilier ces puissances mystérieuses, parfois maléfiques, par certains gestes rituels, comme la pose de la première pierre.

D'autres étapes des travaux étaient également marquées par ces traditions.

*Mr Bonnet nous a fait part d'une ancienne coutume des charpentiers dans notre région :*

- Quand on commençait une charpente, on faisait une cheville à la bisaguë bien sûr, et on y laissait des rubans, puis on appelait la fille de la maison, ou à défaut, la patronne pour enfoncer cette première cheville. Le charpentier comptait les coups, autant de coups de marteau, autant de pots de vin !

Nous serions tentés de reconnaître ici une aimable habitude qui donnait aux gens du bâtiment et aux propriétaires une bonne occasion de se divertir ou de boire. Ce n'est pas l'avis des auteurs " Symboles et pratiques rituelles dans la maison Paysanne Traditionnelle " lorsqu'ils parlent d'une tradition fort voisine

"... le rite de la pose réunissait autour de la pierre toute la famille, ses proches et les ouvriers bâtisseurs, dans une atmosphère de solennité. Dans cette cérémonie, tout avait son importance, autant l'âge des intervenants, que les paroles prononcées ...

C'est presque toujours au plus jeune enfant du propriétaire que revient la charge de frapper sur cette pierre avec le marteau ou la truelle, parfois trois coups, chiffre magique faisant référence à la Sainte Trinité, ou un nombre indéterminé de coups dont il sera tenu compte par la suite pour offrir autant de verres ou de pichets de vin à boire aux ouvriers participant à la construction".

Une pratique qui ne s'est pas éteinte complètement : la pose du bouquet qui couronne l'achèvement des travaux de maçonnerie ou de charpente.

Il s'agit en général d'un bouquet de feuillage ou de fleurs des champs, ou d'une simple branche, dont la mise en place a sûrement signifié à l'origine autre chose que la seule satisfaction de l'ouvrage terminé.

Et ces objets pointus, dits "épis de faîtage" en terre cuite ou en métal qui prolongent les coins de toits ? Ont-ils seulement été posés dans un but décoratif ou technique, ou étaient-ils des symboles protecteurs ?

Qui n'a pas, au moins une fois "pendu la crémaillère" au cours d'une réunion accompagnée d'un bon repas ? Cette opération réelle ou simulée est une survivance d'une importante cérémonie de prise de possession d'un nouvel habitat sous d'heureux auspices.

Quelqu'un a-t-il entendu dire, si, dans notre région la crémaillère était autrefois lancée vers les nuées pour arrêter l'orage ?

Quant au rameau de laurier, conservé pieusement dans les demeures, après bénédiction à l'église, il était déjà protecteur des maisons chez les Grecs et les Romains qui l'accrochaient sur leurs portes.

S'il est un peu tard pour recueillir des témoignages oraux précis sur ces anciennes coutumes, il arrive qu'une vieille pierre sculptée pose son énigme : place St-Martin, nous avons déjà remarqué une sorte de marguerite à 4 pétales recourbés au milieu d'un linteau de porte.



Le hasard de nos recherches nous plaçait un peu plus tard devant le même signe alors que nous longions les bords de Lède, rive gauche, sur le sentier cher aux pêcheurs.

Sous l'ombre mouvante des jeunes feuillages d'avril, cette même fleur, patinée par le temps, continuait de protéger une entrée envahie par les herbes.

Pas de doute, nous reconnaissons bien là le symbole solaire dont parlent les spécialités :

*"Sous forme d'astre tournant, de marguerite aux pétales massues, de svastika, de rouelle, les symboles solaires sont omniprésents dans le décor du monde rural traditionnel. Signes protecteurs par excellence, ils figurent tout autant sur les façades des maisons ou les linteaux des portes que sur les meubles et les objets domestiques. Placés aux endroits stratégiques de l'habitation, ils écartent le mauvais œil et les sortilèges".*

Le désir de protéger les habitations et en particulier leur accès est évident encore avec le fer à cheval et les croix de Saint-Jean, confectionnées avec les épis de la dernière moisson.

Mme CHOISY en a encore placé une chez elle cette année, écoutons là :

*"On posait souvent des croix en épis sur les portes des maisons, et surtout des granges. On les faisait à la Saint-Jean ; on passait les épis à la flamme, avant de les tresser. C'était une croyance, on pensait que ça protégeait les maisons. On en faisait de très belles, avec une catégorie de blé plus décorative, avec des épis barbus".*

Nous mêmes, nous avons prélevé dans le feu de St-Jean ce tison encore incandescent et nous l'avons rapporté dans notre maison, même si nous ne savions plus qu'il devait la protéger de l'orage et de l'incendie.

